

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

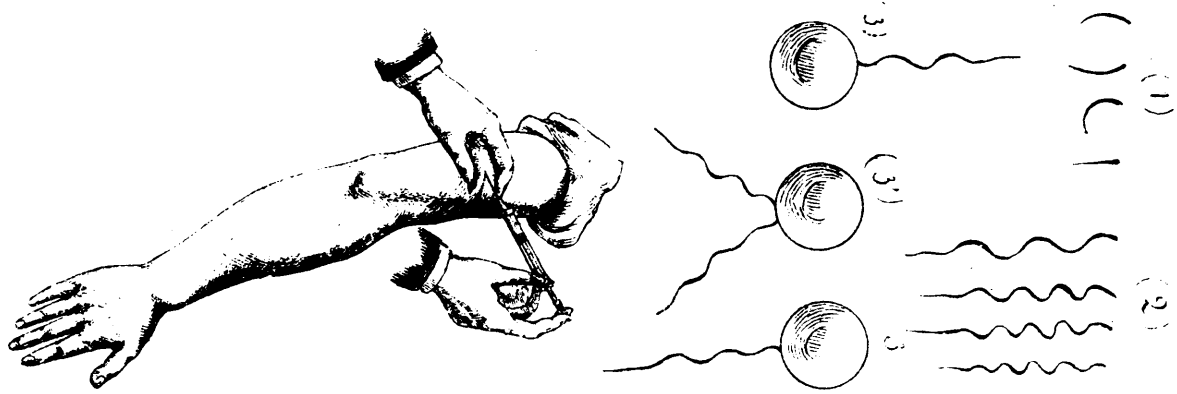
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 71—Samedi, 12 septembre 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

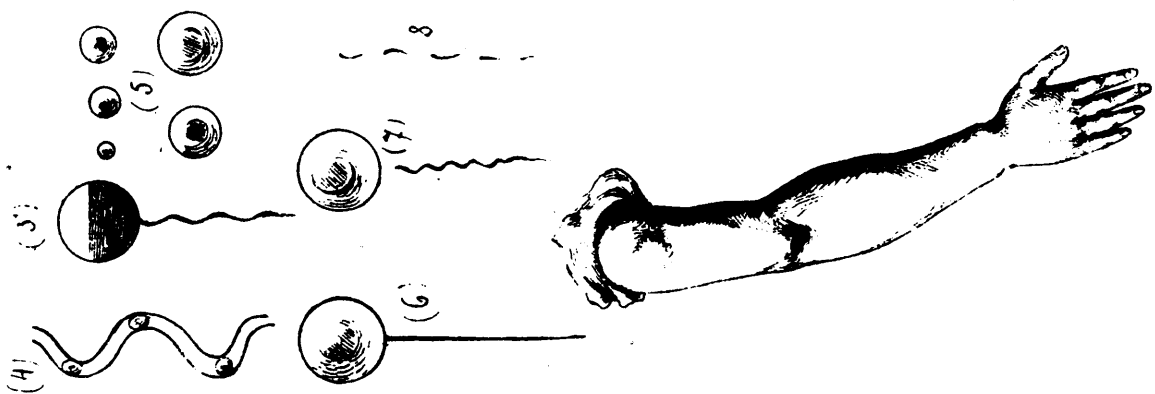
ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



OPÉRATION DE L'INOCULATION. — 1. Bacilles-virgules. — 2. Spirilles. — 3. 3' 3" Oosphères, oogones. — 4. Spirilles avec spores.



LE DOCTEUR FERRAN



EFFET DE L'INOCULATION. — 5. Corps muriformes. — 6. Corps muriformes avec filament. — 7. Le même corps dont le filament s'est transformé en spirille. — 8. Spirille s'étant détachée et fragmentée en virgules.

ESPAGNE. — LA VACCINATION DU CHOLÉRA : EXPÉRIENCE DU D^r FERRAN

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 12 septembre 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Arrière saison par Noël Pays. — La vaccination du choléra. — Le récit d'un aumônier. — La Porteuse de Pain (suite). — Primes du mois d'août : Liste des numéros gagnants. — Récréations de la famille : Charade, les échecs et rébus — Choses et autres.

GRAVURES : Espagne : La vaccination du choléra, expérience du Dr Ferran. — Privée et confidentielle. — Rébus.

ENTRE-NOUS

DEPUIS que les Canadiens des vieux pays, délégués et touristes, sont venus chez nous, il n'est guère question d'autre chose à Montréal que d'aller leur rendre leur visite.

Nombre de Français du Nouveau-Monde se sont donc décidés à aller à Paris en 1889, l'année de la plus grande exposition universelle qui aura jamais eu lieu.

Ceci, c'est entendu, on va à Paris dans quatre ans, et tellement bien entendu, que plusieurs cagnottes se sont formées dans les ateliers de Montréal, surtout parmi les typographes, et que l'on a commencé à verser une ou deux piastres par semaine.

Le jour même du départ de plusieurs touristes, l'un deux me demanda :

— Quand venez-vous à Paris ?

— Mais... vous le savez, en 1889, si Dieu le permet.

— C'est bien, je vous donne rendez-vous au grand hôtel, le 2 septembre 1889, à onze heures du matin.

— Non, lui dis-je, ne fixons pas de lieu. Qui sait si le grand hôtel existera encore dans quatre ans, et laissez-moi vous dire ce qui m'est arrivé à moi-même à propos d'un rendez-vous du même genre.

.

Il y a vingt ans—les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ne savent pas que j'ai la quarantaine—j'étais à Mulhouse, dans cette belle et patriotique Alsace, dont nous pleurons la perte aujourd'hui, et j'étais devenu intimement lié avec six ou huit jeunes gens de mon âge. Le soir, après les heures de travail, on se retrouvait chez l'un ou chez l'autre, et la soirée se passait à discuter et à étudier. On ne passait pas son temps à boire, je vous l'assure, car chacun de nous était à l'âge où l'on fait des rêves d'avenir les plus étonnants.

Plus tard, tout ou après tout, s'évanouit—cependant, deux de nous ont réussi : Meyer, l'inventeur du télégraphe qui porte son nom, et Mourier, un des chimistes industriels les plus distingués.

Mais je ferme la parenthèse et je reviens à mon sujet.

Nous étions donc très liés, et quand, huit mois plus tard un, événement imprévu nous fit disperser (plusieurs employés d'administration changèrent de résidence par suite d'avancement), nous nous réunîmes la veille du départ ; notre président, Diemer, actuellement notaire, je ne sais où, en pays alsacien, nous proposa de nous réunir dans dix ans à Paris.

« Mon but, dit-il, en vous faisant cette proposition, n'est pas seulement de passer plus tard une journée ou deux de plaisir, mais de nous rappeler l'amitié qui nous unit et de nous venir en aide respectivement si besoin est. »

L'idée eut le plus grand succès et, séance tenante, on dressa un engagement à cet effet.

Le lieu exact de rendez-vous fut discuté, et bientôt on tomba d'accord. On devait se trouver, le 15 janvier 1885, à midi précise, au pied de la colonne Vendôme ; le mot d'ordre était Mulhouse, et le mot de ralliement Vendôme.

On avait choisi la colonne Vendôme pour cette raison :

Quelle que révolution qui puisse survenir en France, nous sommes certains, disions-nous, qu'aucun parti n'osera abattre ce monument de nos victoires.

Hélas ! nous ne supposions pas qu'il arriverait bientôt une commotion terrible, et que le premier monument que choisirait les communistes, pour satisfaire leurs haines stupides, serait justement la colonne Vendôme.

— Comprenez-vous maintenant, dis-je à celui qui m'invitait à nous rendre à Paris en 1889, pourquoi je ne tiens pas à fixer l'endroit où nous devons nous réunir !

— C'est ma foi vrai, me répondit-il, serrons-nous la main, disons-nous au revoir, et s'il plaît à Dieu, nous nous retrouverons un jour.

.

Décidément, l'Europe s'ennuie de ne pas entendre le bruit du canon.

Pensez-y, rester pendant plusieurs années sans se chicaner, se disputer, ni se tuer, cela n'est guère possible à des nations qui ont déjà beaucoup de mal à vivre et à avoir la paix chez elles mêmes !

Cette fois encore, il y a du Bismarck au fond de l'affaire. Il serait, du reste, difficile de ne pas trouver le nom du chancelier de fer dans n'importe quelle dispute entre nations européennes.

La guerre est donc imminente entre l'Espagne et l'Allemagne.

Il y a deux ans à peine, les Espagnols jetaient des regards furieux à la France, qui ne voulait pas leur permettre de trop s'occuper des affaires du Maroc, et les fiers Hidalgos, dix fois plus fiers que les Ecossais, ne cessaient de menacer les Français—qui ne s'en occupaient guère—de leur tirer les oreilles. Le roi d'Espagne—un Bourbon dont l'origine vraie est plus que douteuse—embrassait son très cher frère en royauté, Guillaume, et acceptait même le commandement honoraire d'un régiment de uhlan.

Pour un descendant de Louis XIV—puisque *is pater quem nuptia demonstrant*—c'était plus que raide, et la France ne put cacher son mécontentement, mais tout se bor. a là.

Aujourd'hui—*quantum mutatus ab illo* ce même peuple espagnol crie : « Vive la France » et « à bas l'Allemagne. »

Il ne s'en tient même pas là, les Madrilènes décrochent l'écusson de l'ambassade allemande et le brûlent en pleine place publique.

Le roi Alphonse XII renvoie son uniforme de uhlan et son chapeau pointu, à l'empereur des Teutons, et lui dit qu'il est en danger de perdre son trône.

.

Que s'est-il passé et pourquoi tout ce tapage ?

Tout ce bruit est venu à propos de la possession d'un groupe d'îles très nombreuses et très petites, mais importantes au point de vue maritime, des îles Carolines.

Les Espagnols, qui en sont les découvreurs, en ont pris possession il y a deux cents ans, mais ne les ont jamais occupées depuis ce temps d'une manière effective.

Les Allemands, trouvant ces îles à leur convenance pour y établir des comptoirs, car ils veulent imiter les Français dans leur politique coloniale, se sont dit qu'il n'y avait qu'une chose à faire : c'était d'y débarquer et de s'en emparer.

L'Espagne protesta et envoya même une flotte pour s'opposer à ce débarquement, et donna instruction à son amiral de planter le pavillon espagnol aussitôt son arrivée.

L'amiral—sa conduite est assez louche—n'exécuta pas ses ordres et temporisa.

L'Allemand, qui était là aussi, ne perdit pas de temps et débarqua le premier, en disant : « J'y suis, j'y reste. »

Grand émoi à Madrid en apprenant la nouvelle, et c'est alors qu'on se tourna du côté des Pyrénées en criant : « Vive la France ! »

.

Quant à moi, j'espère bien que la France ne va pas s'occuper de ces gens toujours prêts à crier : « Vive n'importe quoi, » selon qu'il y va de leurs intérêts.

Aux jours de danger, l'Espagne, pas plus que l'Italie, du reste, ne s'est occupée de la France, et je ne vois pas pourquoi on s'intéresserait aujourd'hui au sort d'Alphonse XII et de son peuple.

Bismarck a faim, le morceau qu'il choisit est

coupé en petites bouchées, puisqu'il existe plus de quatre cents îles dans le groupe des Carolines, qu'il les mange toutes à la fois et qu'il en crève...

C'est ce que nous lui souhaitons avec l'enfer à la fin de ses jours.

Mais ne nous dérangeons pas pour faire plaisir à des gens qui n'en valent pas la peine.

.

Depuis quelques jours, la plupart des journaux annoncent que l'on vient de faire une grande découverte et qu'on possède enfin un remède certain contre la variole, une plante sauvage, la *sarracinia purpurea*.

C'est une vieille découverte, et il est vraiment étonnant que nombre de personnes l'aient ignorée jusqu'à ces jours derniers, puisqu'elle a été faite vers la fin du dix-septième siècle, par le docteur Sarrazin, un Français.

Ce remède a été employé par de vieux praticiens, instruits et sérieux, pendant de longues années, et il est à ma connaissance personnelle que le Dr Dugas, mort il y a quelques années, n'a jamais traité ses patients atteints de la variole autrement qu'avec la *sarraeinnia purpurea*.

Bien plus, je sais aussi que pas un de ces malades, ayant suivi le régime prescrit par cet excellent médecin, n'a succombé.

L'emploi de ce simple remède existe à Montréal dans plusieurs familles, qui ont conservé les vieilles traditions, et on y voit très peu de cas de variole et aucun n'est fatal.

On voit donc que ce remède est connu depuis bien longtemps, et s'il a été abandonné par différents médecins, cela est dû à différentes raisons.

Quoiqu'il en soit, le remède est bon et peu dispendieux.

.

Je ne connais pas encore le jugement de la Cour de Winnipeg, qui n'est rendu que le jour où le journal s'imprime, mais je crois pouvoir en parler comme si je le connaissais.

Il n'y avait qu'un juge canadien à Winnipeg, l'hon. M. Dubuc ; il a été mis de côté et il n'est resté sur le banc que des juges anglais.

Ces gens-là continuent la sinistre comédie de Régina, et confirment le jugement de la Cour inférieure, tout cela était prévu.

Le second acte est donc joué, et il faut attendre le troisième, qui peut être la pendaison de Riel ou un appel au Conseil Privé de la décision de la Cour Suprême de Winnipeg.

Quand à être pendu, la question ne me semble pas douteuse, et je suis certain qu'ils n'oseront pas couronner toutes leurs infamies par cette infamie plus grande encore.

Les Métis et les Sauvages ne sont pas aussi domptés qu'on semble vouloir le faire croire, et un second mouvement pourrait bien être plus populaire, plus général et plus sérieux.

.

Un de mes amis me dit l'autre jour :

— Je viens de rencontrer un anglais—à moitié canadien—qui trouve que vous êtes trop dur pour ses compatriotes, et il m'a même dit que si vous continuez votre croisade contre les Anglais, il sera forcé de renvoyer LE MONDE ILLUSTRÉ.

Trop dur ! moi, trop dur ! Je ne m'en serais jamais douté.

Mais cet excellent abonné n'a donc pas lu le *Herald* ? il n'a pas lu les injures que ce journal adresse au clergé et à toute la population canadienne ?

Il ne sait donc pas que le *Herald* a dit dernièrement encore que les prêtres catholiques faisaient leur possible pour répandre la variole, afin d'avoir plus de services funèbres et par conséquent pour faire plus d'argent... ?

Trop dur !

Mais il ignore que ce journal accuse les Canadiens d'être les gens les plus sales et les plus ignorants du globe ?

Trop dur !

Il a donc oublié Sheppard, nous traitant de voyous, d'ivrognes et de lâches ?

Trop dur !

Mais je voudrais avoir une plume de diamant pour dire leurs vérités plus durement encore aux

bandits qui nous poursuivent de leurs haines et qui ne cessent de nous insulter.

Mais je voudrais les voir roués en pleine place publique, ces misérables.

Je voudrais.....

.

Ce n'est pas aux anglais honorables que j'en veux, je l'ai déjà dit ; ce n'est pas ceux qui ont protesté publiquement, il y a huit jours, contre les attaques du *Herald*, que je veux atteindre, non, car ceux-ci sont de braves et honnêtes citoyens qui ont droit à notre estime.

Mais c'est aux autres à qui je dis : "Dent pour dent, œil pour œil," et cela sans trêve ni merci, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent leurs torts et qu'ils aient appris à nous respecter comme nous devons l'être.

Non, je ne suis pas trop dur, je suis juste, et la guerre nous étant déclarée, je combats à mon poste comme tout canadien doit le faire.

.

Le mot de la fin m'est fourni par une brave femme que je regrette de ne pas connaître.

Mon ami, G. Désaulniers, l'auteur du *Dernier vive le Roi*, était ces jours derniers en villégiature à Sainte-Rose.

Un soir qu'il s'était aventuré dans la campagne, en admirant l'admirable poème écrit par Dieu, il s'aperçut bientôt qu'il s'était égaré.

Une femme, en voiture, passait par là.

—Pardon, madame, j'ai perdu mon sentier et...

—Je suis bien pressé, monsieur, interrompit la bonne habitante, mais si je le retrouve je vous l'enverrai.

Et elle fouetta sa bête...

Vous voyez d'ici la tête de Désaulniers ; ses cheveux étaient frisés comme des baguettes de tambour...

ARRIÈRE SAISON

Le Temps a sur son aile emporté nos adieux,
Et de la saison morte aussi vite que née,
L'image m'en revient, plus vieille d'une année,
Rapportant un écho de mes premiers vœux.

Ma tendresse en naissant par d'autres condamnée
A trouvé, las déjà, ton cœur sourd à mes vœux ;
J'en ai semé la cendre à tous les vents des cieux ;
Pour que sa tombe un jour n'en soit pas profanée.

Couds au même linceul nos regrets superflus,
De ces feux presque éteints, il ne nous reste plus
Qu'un parfum qui s'exhale et que la nuit emporte ;

Et pour toi, pauvre enfant, quoiqu'on puisse t'offrir,
A l'amour désormais n'entrouve plus la porte...
Il ne faut point aimer, si l'on ne sait souffrir !

NOËL PAYS.

Montréal, septembre 1885.

LA VACCINATION DU CHOLÉRA

(Voir gravures)

DEPUIS que Pasteur a démontré l'existence des infiniments petits, des *microbes*, et leur action pathogénique, depuis qu'il a révélé le grand problème de la vaccination des maladies épidémiques, un immense horizon s'est ouvert brusquement devant la médecine ; ce que Pasteur avait fait pour les animaux, chacun de nous a pu espérer qu'on parviendrait à le faire pour l'homme. Quelques mots d'explication sont nécessaires.

Tout le monde connaît une maladie particulière aux poules qui, par son caractère épidémique et par la rapidité avec laquelle elle fait succomber l'animal, a mérité le nom de *choléra des poules*. Après avoir prouvé que l'agent de cette maladie est un microbe, Pasteur remarqua que ce microbe, cultivé dans du bouillon, perdait de sa virulence avec le temps. Un même bouillon de culture, essayé tous les quinze jours sur une dizaine de poules, donne les résultats suivants : pendant le premier mois, les dix poules succombent toutes ; au deuxième mois, il n'en meurt plus que 7 ou 8 sur 10 ; au troisième, 2 ou 3 ; enfin, après 4 ou 5 mois, il n'en meurt plus du tout ; et chose étrange, si après cette inoculation bénigne on leur injecte un virus violent, elles ne meurent pas ; elles sont donc vaccinées.

C'est là la première étape de la vaccination microbienne qu'il ne faut pas confondre avec la vaccination Jennérienne. Le vaccin de la petite vérole est pris dans la pustule du cowpox des trayons de la vache ; sa nature est mal connue : nous ne pouvons pas le fabriquer, nous sommes forcés de l'emprunter à la race animale.

Il est certain que, d'une façon générale, il n'y a aucune différence physiologique entre les maladies épidémiques de l'animal et celles de l'homme. On avait donc le droit, en se guidant sur les travaux de Pasteur, de chercher le vaccin du choléra. C'est ce qu'à fait le Dr Ferran. Est-il en possession du vaccin du choléra ? C'est ce qu'on ne peut encore affirmer définitivement, mais les faits parlent de plus en plus en sa faveur.

Du 1^{er} au 30 juin, à Alcira (Espagne), où la moitié de la population avait été vaccinée par le Dr Ferran, il y a eu 148 morts parmi les non inoculés et 13 morts parmi les inoculés, c'est-à-dire que le nombre des premiers est plus de dix fois plus fort que le nombre des seconds. On le voit, les résultats furent merveilleux. Était-ce un fait isolé ? Le hasard se plaisait-il à favoriser un audacieux ? Non ! L'expérience a démontré suffisamment aujourd'hui l'effet prophylactique du vaccin du Dr Ferran. Nous avons sous les yeux des statistiques recueillies dans diverses villes espagnoles par les médecins de ces villes, et toutes démontrent une grande diminution de mortalité parmi les habitants qui se sont soumis à l'inoculation.

Venons à nos dessins.—Les croquis des deux bras font voir, l'un l'opération, l'autre ses effets. Les autres représentent les agents de la maladie et leurs divers états dans le cours de leur évolution.

Les virgules et spirilles ont été trouvées dans des déjections des cholériques par le Dr Koch.

Le Dr Ferran, en cultivant le baccille-virgule, a vu, après cinq ou six cultures, se former au sommet des spirilles, des corps *oogones* ou *oosphères*, qui tantôt se trouvent à l'extrémité d'une seule spirille, tantôt au contraire réunissent deux spirilles.

Les *oogones* ou *oosphères* subissent un mouvement de rétraction dans leur masse protoplasmatique ainsi que le montre la figure (3^o).

Dans l'épaisseur de certains spirilles se forment des corps sphériques, les *spores* (figure 4).

D'après le Dr Ferran, les corps *oogones* seraient les organes mâles qui vont féconder les spores. Une fois fécondés, ceux-ci deviennent des corps *mûriformes* (figure 5).

De ces corps mûriformes se détache un long filament visible, pendant une ou deux secondes, qui bientôt se rétracte de bas en haut et forme une spirille (figures 6 et 7).

Cette spirille tombe dans la masse du bouillon et se fragmentant forme des virgules (figure 8).

Tel est le cycle de l'évolution complète du microbe du choléra.

LE RÉCIT D'UN AUMONIER

«**H**é ! oui, mon cher ami, me disait l'abbé V..., il m'a été donné souvent, durant ma longue carrière d'aumônier des hôpitaux, d'être mêlé à des événements extraordinaires, qui ont rempli mon âme de la plus douce des joies et m'ont fait bénir, avec des larmes de reconnaissance, l'éternelle Providence des hommes.

—Tenez ! je vais vous raconter ce qui arriva, il y a quelques années, à l'hôpital de X... Je le peux sans indiscretion.

Un matin, on apporta à l'hôpital un homme qui venait d'être écrasé par une voiture de maître. C'était un paysan. Il paraissait avoir un peu plus de quarante ans.

La visite n'était pas encore terminée. On s'empressa autour de lui.

J'arrivai au moment où, après mille soins, il ouvrait les yeux. Il souffrait atrocement. Il regarda tout le monde avec effroi et, me voyant, il me dit, pouvant à peine parler, mais avec une expression des plus dures.

—Que me voulez-vous, vous ?

—Mon ami, lui répondis-je en m'approchant de son lit, je voudrais pouvoir vous guérir, voilà tout.

—Vous n'êtes pas médecin, fit-il ?

—Non, mon ami.

—Eh bien ! allez-vous-en.

—Et pourquoi ne voulez-vous pas que j'unisse mes soins à ceux de toutes ces personnes qui sont autour de vous.

—Allez-vous-en ! fit-il encore.

N'ayant pas l'habitude d'insister auprès des malades, je m'éloignai, mais avec la pensée de revenir un peu plus tard. Comme je m'en allais, je l'entendis qui disait :

—Ce curé m'a fait peur.

Une heure après je revins. Il paraissait beaucoup plus calme. Deux religieuses étaient près de lui.

—Hé bien ! mon ami, vous sentez-vous mieux ?

—Je sens que c'est fini, dit-il gravement.

—Il ne faut pas désespérer ; vous êtes fort, vous serez bien soigné ; allons, du courage !

—Je vous dis que c'est fini... Ah ! fit-il avec colère, le gredin !

—De qui parlez-vous, mon ami ?

—Eh ! parbleu, de celui qui m'a mis dans cet état.

—Le connaissez-vous ?

—Si je le connais... Oh !...

—Mais les agents de police ont pris son adresse, et, certainement, quand vous pourrez sortir d'ici, il s'empressera de réparer autant que possible le malheur dont il est la cause et vous la victime.

—Tout cela, c'est bon ; mais je sortirai d'ici les pieds en avant, et je serai cloué jusqu'au bout. Je veux qu'on me l'amène.

—C'est bien, mon ami, on le fera prévenir.

—Merci, dit-il en me regardant fixement, je compte sur vous.

Il se reprit aussitôt et dit :

—Puis-je compter sur vous ?

—Vous le pouvez, mon ami.

L'effort qu'il venait de faire pour parler l'avait fatigué. Il ferma les yeux. J'attendis un instant, et voyant qu'il paraissait sommeiller, je me retirai en disant aux religieuses de me faire prévenir aussitôt qu'il se réveillerait.

Une demi-heure à peine s'était écoulée, qu'une Sœur me vint appeler.

—Venez vite, le malade vous demande.

Je courus. Il m'attendait, en effet.

—Est-on allé chercher mon homme ? me demanda-t-il.

—On y est allé. Je pense que, si on le trouve, vous le verrez avant peu.

—C'est bien... Je vous remercie... Voyez, je n'en ai pas pour longtemps... Il faut arranger ses affaires... J'ai ma femme... Elle va se trouver sans pain... Mes enfants gagnent leur vie, eux, mais ne pensent guère à nous... Et puis l'autre...

—Vous avez raison, mon ami, il faut arranger ses affaires, toutes ses affaires. Et bien que vous ne deviez pas désespérer de guérir, il faut aussi penser à Dieu et à l'autre monde.

Il eut comme un frisson et dit :

—L'autre monde !

Puis il baissa les yeux et parut réfléchir.

—Voyez-vous, monsieur le curé, dit-il en me faisant signe d'approcher tout près de lui, pour moi c'est bien fini, et je n'ai plus peur, mais je ne veux pas que ma femme aille en prison.

Je m'empressai de l'interrompre.

—Mon ami, lui dis-je, si vous avez quelque grave aveu à me faire, il ne faut pas me parler ainsi, mais vous confier à moi dans le secret de la confession.

—Vous voulez que je me confesse.

—Je ne veux rien du tout, mon ami ; je vous dis seulement que si vous avez un poids sur la conscience, il faut vous en décharger dans le secret de la confession. Autrement, je ne pourrais pas vous entendre.

—Eh bien ! je vais me confesser... Il y a bien longtemps... Tenez, je sens que ça me soulagera... Oui, le poids est lourd...

Les religieuses s'éloignèrent, et voici ce qu'il me confia. Je peux vous en parler, car ses déclarations furent consignées par un acte authentique, dicté par lui, en présence de deux témoins.

Il était né et s'était marié très jeune dans un petit village. Au bout de quelques années, il était trois fois père. Son patrimoine n'étant pas suffisant pour les besoins de son ménage, il faisait des journées chez les gros propriétaires du pays.

(La fin au prochain numéro)



LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)
—o—

LXXXIX

OVIDE en savait assez. Il allait partir lorsqu'en se retournant il se trouva face à face avec Mary arrivée derrière lui et lui barbant le chemin. Vivement, avec un stupeur plus facile à comprendre qu'à décrire, il se jeta de côté en détournant la tête pour éviter d'être reconnu. Mais Mary ne s'occupait pas de lui.

—Mademoiselle Lucie, la couturière ? demanda-t-elle.

—Au sixième, madame. La porte à droite.

—Je vous remercie.

La jeune fille se dirigea vers l'escalier, en se garant du prétendu maçon dont les vêtements étaient couverts de plâtre. Ovide trouvant le passage libre, s'élança au dehors et traversa rapidement la cour. Lucie arrivait aux premières marches de l'escalier.

—Vous, mademoiselle ! dit-elle d'un ton joyeux. Dans cette maison !

—J'y viens pour vous voir, ma chère Lucie, répliqua Mary.

—Ah ! que vous me rendez heureuse. Comme vous allez être surprise.

—Surprise ? moi ?

—Oui.

—Mais pourquoi ?

—Je ne veux rien vous dire, vous verrez. Montez lentement, mademoiselle, pour ne pas vous fatiguer trop. C'est haut, six étages. Grand merci ma chère dame, ajouta Lucie en prenant le mouchoir des mains de la concierge.

Au second étage Mary s'arrêta pour respirer. Elle n'en pouvait plus. L'air s'échappa en sifflant de sa poitrine oppressée.

—Voulez-vous vous appuyer sur moi, mademoiselle ? demanda Lucie.

—Volontiers.

Et la fille de Paul Harmant, se tenant d'une main à la rampe, et de l'autre se cramponnant au bras de sa compagne, poursuivit son ascension.

—Que c'est bon et gracieux à vous, mademoiselle, d'être venu me voir, reprit l'ouvrière, car c'est bien pour moi. Votre vêtement n'est pas encore assemblé.

—C'est pour vous, bien pour vous, mignonne. Depuis longtemps déjà je rêvais la visite que je vous fais aujourd'hui.

—Combien j'en suis heureuse, et comme il va être surpris, lui !

—Lui ? Qui donc ? demanda Mary curieuse.

—C'est le secret, c'est la surprise ! Vous verrez.

Après avoir fait halte d'étage en étage, on arriva tout en haut de la maison. Lucie posa la main sur le bouton de la porte. Quelques secondes après la sortie de sa fiancée, Lucien Labroue s'était remis à la fenêtre. Il regardait la victoria qui venait de s'arrêter devant la porte.

—C'est singulier, murmura-t-il, ces chevaux, cette livrée. Il me semble que je les connais. On dirait une des voitures de M. Harmant. A coup sûr je me trompe. Il y a dans Paris beaucoup d'équipages qui se ressemblent.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait lui fit quitter son observatoire. Il se retourna et vit à dix pas de lui, sur le seuil, Mary respirant avec peine, mais le visage souriant. Elle et lui poussèrent en même temps un cri de stupeur. Lucien devint pâle comme un mort. Mary, chancelante, appuya sa main sur le côté gauche de sa poitrine.

—Eh ! bien, que dites-vous de ma surprise ? fit Lucie qui, tout à sa joie, ne remarquait point la nature étrange de l'émotion des deux personnages mis en présence à l'improviste.

La fille de Paul Harmant avait chancelé, étreinte au cœur par un pressentiment douloureux, mais elle ne comprenait pas encore pourquoi Lucien se rouvrait auprès de l'ouvrière.

—Vous ici, M. Labroue ! fit-elle en dominant

son trouble ; il est certain que je ne m'attendais guère à vous y trouver. Dites-moi donc par quel hasard vous êtes chez mademoiselle.

Lucien allait balbutier quelques paroles embarrassées, lorsque Lucie intervint. Elle répondit en souriant :

—Ce n'est point du tout un hasard, mademoiselle. On est certain tous les dimanches, de trouver ici M. Lucien.

Mary sentit redoubler l'angoisse instinctive qui lui serrait le cœur.

—Ah ! fit-elle d'une voix tremblante, vous connaissez depuis longtemps M. Labroue ?

—Nous nous connaissons depuis près de deux ans, mademoiselle, répliqua Lucien ; avant d'aller demeurer rue de Miroménil j'habitais cette maison.

—Nous étions porte à porte, ajouta Lucie, et quand on est porte à porte, surtout au sixième étage, on se rencontre, on fait connaissance, on cause, on devient bons amis.

—Bons amis ? répéta d'un ton sec la fille du millionnaire, qui maintenant comprenait, et dont l'orgueil se révoltait à la pensée d'avoir pour rivale, heureuse, une petite fille comme Lucie.

—Celle-ci poursuivit :

—Nous nous sommes aimés.

Mary, prête à défaillir, fut obligée de faire un violent effort pour rester debout.

—Aimés comme s'aiment une honnête fille et un garçon loyal, continua Lucie. C'est de lui que je vous parlais, mademoiselle, en vous disant que j'avais donné mon cœur à quelqu'un. Nous sommes fiancés, et bientôt, grâce à vous, grâce aux bontés de monsieur votre père, grâce à l'emploi que Lucien a obtenu dans sa maison, nous pourrions réaliser notre rêve, atteindre le but depuis si longtemps poursuivi.

—Vous marier, n'est-ce pas ? demanda mademoiselle Harmant d'une voix méconnaissable.

Lucien, après l'avoir fait par l'industriel de l'amour de sa fille, se rendait compte à merveille de ce que Mary devait souffrir, et il se trouvait au supplice. Mais, que pouvait-il ? On ne commande pas à l'amour. Il aimait Lucie et non Mary. L'ouvrière vit sa visiteuse chanceler. Elle se hâta de lui présenter une chaise, en s'écriant :

—Mon Dieu, qu'avez-vous, mademoiselle. Vous voilà toute pâle. Vous semblez souffrante. C'est la fatigue sans doute d'avoir monté six étages ! Asseyez-vous, je vous en prie.

Cette fois encore Mary puisa dans son orgueil l'énergie nécessaire pour triompher de sa défaillance.

—Non, non, dit-elle en contraignant ses lèvres à sourire, ne vous inquiétez pas. Ce n'est rien. Je voulais vous voir. Je vous ai vue. Maintenant, adieu, je retourne à l'hôtel.

XC

—Vous partez déjà, mademoiselle ? s'écria l'ouvrière. Mais c'est à peine si vous avez passé quelques minutes auprès de nous.

—Je retourne à l'hôtel, répéta Mary d'une voix brève ; puis elle ajouta en s'adressant à Lucien : Mademoiselle Lucie m'avait parlé d'une surprise. La surprise a été grande, en effet, plus grande qu'elle ne pouvait le croire, et mon père ne sera pas moins étonné que moi quand il saura ce que je viens d'apprendre.

Depuis l'arrivée de mademoiselle Harmant, le jeune homme était au supplice, nous le répétons, et ce supplice grandissait de minute en minute. Quant à Lucie, elle ne pouvait s'expliquer le changement subit de sa visiteuse. Déjà Mary se dirigeait vers la porte. Au moment de l'atteindre, elle s'arrêta, revint sur ses pas et demanda :

—Ainsi donc vous allez vous marier bientôt ?

—J'ai dit à monsieur votre père tout ce que je pouvais et devais lui dire à ce sujet, mademoiselle, répliqua Lucie.

—Vous avez parlé de vos projets à mon père ! fit Mary stupéfaite.

—Oui, mademoiselle.

—Quand cela ?

—Avant-hier.

—Ah ! c'est bien ! Je vous souhaite à tous les deux un long avenir de bonheur.

Mary, changeant de ton, poursuivit :

—Que ceci ne vous empêche pas de travailler pour moi, Lucie. Je compte sur votre exactitude.

—Vous avez bien raison d'y compter, je vous assure !

—Maintenant, adieu !

—Vous semblez fatiguée, mademoiselle. Voulez-vous me permettre de vous reconduire jusqu'à votre voiture ?

—Non, non.

—Mais...

—N'insistez pas. Vous me désobligeriez en le faisant. Restez auprès de M. Lucien. Demain, il quitte Paris. Il ne faut pas le priver de votre présence un seul instant. Reverrez-vous mon père avant votre départ, M. Lucien ?

—Non, mademoiselle.

—Vous n'avez rien à lui faire dire ? Rien à lui faire demander ?

—Absolument rien, mademoiselle. J'ai pris note de toutes ses recommandations et je m'y conformerai religieusement.

—Dans ce cas, bon voyage, M. Labroue ! Au revoir Lucie !

Et la fille du millionnaire sortit rapidement, laissant l'ouvrière stupéfaite en face d'une énigme dont elle cherchait en vain le mot. Le fils de Jules Labroue, lui, se sentait pris d'une immense pitié pour la pauvre enfant qui souffrait si cruellement à cause de lui.

—Mais que se passe-t-il donc, mon ami ? demanda Lucie en proie à une indicible émotion. Pourquoi mademoiselle Harmant, en franchissant le seuil de cette pièce, en nous voyant ensemble, a-t-elle changé tout à coup de visage et d'attitude ? Pourquoi, elle si douce d'habitude et si bienveillante avec moi, a-t-elle pris tout à coup une voix sèche, un ton dur que je ne lui connaissais pas ? Pourquoi ces paroles vagues, empreintes d'une inexplicable amertume ? Pourquoi enfin, lorsqu'elle venait pour une longue causerie, est-elle partie si vite, les yeux à la fois noyés de larmes et pleins d'éclairs ?

—En vérité, je n'en sais rien, ma chère Lucie, répondit le jeune homme qui ne voulait pas porter le trouble dans l'âme de sa fiancée, en lui parlant des propositions de M. Harmant et du splendide avenir que le millionnaire avait fait miroiter devant ses yeux. Mademoiselle Mary est malade, vous le savez. Ses souffrances agissent brusquement sur son état moral. Elle aura subi sans doute une crise soudaine dont l'ascension de vos six étages pourrait bien avoir été la cause. Cela et cela seulement vous donne l'explication de son attitude, dont, ainsi que vous, j'ai fort bien remarqué l'étrangeté.

—Il est certain qu'elle était bien singulière ! fit Lucie en baissant la tête.

—Je vous l'accorde, ma chérie, reprit le fils de Jules Labroue ; mais que nous importent, après tout, les bizarreries d'une pauvre enfant atteinte de névrose malgré ses millions ? Plaignons-là de tout notre cœur et ne pensons plus à elle. Il ne faut pas que sa visite gâte notre dimanche ! Voulez-vous sortir un peu ?

—Je le veux bien, répondit Lucie, mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que nous serons de retour quand maman Lison viendra.

—A quelle heure doit-elle venir ?

—Entre cinq et six heures.

—Nous serons ici, mignonne. Nous allons seulement faire un tour, et nous reviendrons.

—C'est cela. En rentrant je m'occuperai de notre dîner, et nous passerons la soirée ensemble. Je vais m'apprêter.

—Je vous attends.

Lucie entra dans la seconde pièce qui lui servait de chambre à coucher. Là, elle compléta sa toilette aussi gracieuse que simple, et vint rejoindre son fiancé. Tous deux quittèrent la maison du quai Bourbon.

.

Ovide Soliveau, stupéfait de voir apparaître à l'improviste la fille de son prétendu cousin, et de l'entendre demander Lucie, la couturière, s'était empressé de sortir de la cour. Tout en regagnant sa voiture, il se disait :

—Inutile de rôder plus longtemps dans les environs. Je sais ce que je voulais savoir d'abord. Pour le reste, il est indispensable que je taille une bavette avec mon ex-patron. Il y a dans la visite de Mary à l'ouvrière quelque chose qui ne me semble pas du tout naturel. Lucien Labroue refuse d'épouser Mary, et Mary vient chez la donzelle où se trouve Lucien Labroue ! Qu'est-ce que ça signifie ? Le hasard seul a-t-il ménagé cette rencontre, et dans ce cas, que va-t-il en résulter ? Je ne suis pas assez malin pour débrouiller une énigme si compliquée, et je donne carrément ma langue aux chats ; mais mon cher cousin verra peut-être clair où, moi, je ne vois goutte, et je dois avant toutes choses m'entendre avec lui. J'y vais.

En monologuant ainsi, Soliveau montait dans la voiture, ce qui réveilla le cocher endormi sur son siège.

—Ça va-t-il comme vous voulez, bourgeois ? demanda-t-il d'un air entendu à celui qu'il prenait plus que jamais pour un agent de police déguisé.

—Ça va bien, répondit Ovide. En route.

—Pour où ?

—Pour la place Clichy.

—Hue ! Cocotte !

Ovide descendit à l'endroit désigné, paya sa voiture et fila le long de l'avenue jusqu'à son logis où il entra sans avoir attiré sur lui l'attention de quelque voisin curieux. Il quitta vivement son costume de maçon, s'habilla comme de coutume en bon bourgeois et s'en alla s'attabler au restaurant du "Père Latuile" dont il était, nous le savons, le client habituel.

Rejoignons Mary Harmant. Après avoir quitté le logement de Lucie dont elle avait fermé presque avec violence la porte derrière elle, la fille du millionnaire s'arrêta pendant quelques secondes sur le carré et porta les deux mains à sa gorge comme pour arrêter au passage les sanglots prêts à jaillir. Ensuite, elle essuya son front que mouillaient des gouttes de sueur, et, luttant contre la défaillance physique et morale qui s'emparait de son corps et de son âme, elle descendit l'escalier, traversa la cour, monta dans sa voiture et dit au cocher :

—A l'hôtel.

Se blottissant alors dans l'angle gauche de la victoria, elle abaissa son voile et laissa librement couler ses larmes. En arrivant rue Murillo, elle alla droit au cabinet de son père ; mais, avant d'y pénétrer, elle releva son voile, fit appel à tout son courage et s'efforça d'imposer silence aux battements tumultueux de son cœur, puis d'un mouvement brusque elle ouvrit la porte et franchit le seuil. Paul Harmant, assis devant son bureau, couvrait de chiffres de grandes feuilles de papier. Il leva la tête. En voyant le visage pâle de sa fille, ses traits décomposés, ses yeux rougis, une effroyable angoisse s'empara de lui. Plein d'épouvante, il se leva et se dirigea vers Mary.

—Mon enfant ! Ma chère enfant... commença-t-il.

Mary ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase.

—Tu m'as trompée ! dit-elle d'une voix sourde et comme enrôlée ; tu m'as menti ! Lucien ne m'aime pas. C'est une autre qu'il aime ! c'est une autre qu'il épousera !

Le millionnaire se mit à trembler de la tête aux pieds, comme sous une violente commotion électrique.

—Mary, ma mignonne, s'écria-t-il, comment sais-tu cela ? Si je t'ai caché cet amour prétendu dont tu parles, c'est que j'ai résolu de le combattre par tous les moyens, et ce que je veux s'accomplir ! Qui t'a révélé le secret que tu ne devais pas connaître ?

—Qui me l'a révélé ? C'est elle qu'il aime ! Elle est fière de sa tendresse ! Elle crie son bonheur sur les toits, et lui, qui l'entendait, n'a pas démenti une seule de ses paroles ! Crois-tu que je sois bien renseignée ? Espère-tu m'abuser encore ?

XCI

—Tu l'as donc vu, lui ? demande le faux Paul Harmant en prenant les deux mains de sa fille.

Mary répondit :

—Je l'ai vu près d'elle, près de sa fiancée, heureux tous les deux, et j'ai cru que la vue de leur

bonheur allait me tuer ! Ils s'adorent et ils se marieront bientôt.

—Non, mon enfant, ne crois point cela. Il ne peut aimer véritablement cette femme, il ne l'épousera pas.

La jeune fille éclata en sanglots.

—Pourquoi m'avois-je menti ? balbutia-t-elle. Pourquoi mentir encore ? Ton mensonge m'a fait bien du mal. Il a mis dans mon cœur un espoir qui n'était qu'illusion ! Voici la réalité maintenant, la réalité froide et cruelle, et cette réalité causera ma mort.

Jacques Garaud, troublé par ces paroles, crut sentir sa tête éclater. Il lui sembla qu'il devenait fou.

—Mary, s'écria-t-il, ma bien aimée Mary, ma seule tendresse et mon unique joie en ce monde, calme-toi, je t'en supplie ! Ne me désespère pas ainsi ! Ecoute-moi ! Si je t'ai menti c'est que je ne me sentais point la force de te voir souffrir et pleurer.

—Vous saviez qu'il aimait quelqu'un ?

—Il me l'avait dit, et je lui avais, moi, laissé comprendre que ton cœur te poussait vers lui. J'avais établi la comparaison entre toi et celle qu'il épouserait sans fortune. J'avais fait briller à ses yeux l'avenir, un avenir si beau, qu'il n'aurait jamais pu, sans démenche, en rêver un pareil. Je l'avais supplié de réfléchir. Je comptais, je compte encore le convaincre, l'empêcher de perdre sa vie, et j'espère bien l'amener à tes pieds prêt à t'aimer et à te donner le bonheur.

—Le bonheur ! répéta la jeune fille avec amertume, il n'en est plus pour moi.

—Si je te jurais sur la mémoire de ta mère que tu seras la femme de Lucien, me croirais-tu ?

Mary secoua la tête.

—Non, répondit-elle. Tu m'as trompée déjà. Je ne peux plus te croire.

—Je te fais cependant un serment sacré. Un parjure serait un crime ! Ne doute plus de ma parole ! J'affirme que Lucien t'épousera.

—Et qu'il m'aimera ?

—Et qu'il t'aimera !

Mary se jeta dans les bras de son père.

—Oh ! fais cela ! fais cela ! bégaya-t-elle : en le faisant, tu m'auras sauvée ! Le désespoir est entré dans mon âme, il faut l'en arracher, ou je meurs. Mais tu ne pourras pas.

—Pourquoi ?

—C'est ELLE qu'il aime.

—Qui est celle dont tu parles ?

—Lucie.

—Quelle est cette Lucie ?

—Une couturière aux gages de ma tailleur, madame Augustine, une fille de rien, une enfant trouvée.

—Enfant trouvée, répéta vivement Jacques Garaud. Donc elle n'a ni père, ni mère.

—Ni père, ni mère, ni nom de famille ! répliqua Mary d'un ton de colère méprisante. Au lieu de nom, un numéro ! Le numéro 9, inscrit sur les registres de l'hospice ! Et c'est cette créature qu'il me préfère ! C'est elle qu'il aime !

—Non, mon enfant, il ne l'aime pas, il ne peut pas l'aimer.

—Ah ! s'écria Mary le visage contracté, les yeux pleins d'éclairs. Ah ! que je la hais, cette enfant de l'hospice ! Elle m'a pris mes joies, mon bonheur, mes espérances, tout ! elle m'a tout pris !

Mary était en ce moment dans un état d'exaspération qui la défigurait complètement. Les veines de son front se gonflaient ; ses lèvres devenaient violettes. La violence inouïe de cette crise pouvait amener une catastrophe.

—Mon enfant chéri, calme-toi, je te le demande à genoux ! dit Jacques Garaud d'une voix suppliante. J'ai fait un serment que je tiendrai ! Tu seras la femme de Lucien.

—Mais, cette fille ?

—Il la quittera.

—S'il ne la quittait pas ?

—On trouverait moyen de l'éloigner de lui.

—Oui, c'est vrai, l'éloigner, dit Mary avec fièvre, l'éloigner. Ce serait me le rendre peut-être. Mais comment ?

—Que t'importe, pourvu que j'arrive au résultat voulu ; pourvu que je ramène le calme dans ton âme et l'espoir dans ton cœur ! répliqua le millionnaire. Lucien va s'éloigner de Paris pendant

quelques jours. Qui sait si l'absence ne suffira pas pour lui faire oublier un caprice ?

—Un caprice ! répéta la jeune fille amèrement. Est-ce un caprice qui dure près de deux années ?

—Mais tu n'as donc pas compris ! s'écria Paul Harmant en attachant sur Mary un regard où s'allumèrent des lueurs sinistres. Sur la mémoire de ta mère, j'ai juré que je te donnerais Lucien. Je tiendrai mon serment ! Je t'ai dit qu'on éloignerait cette fille et qu'il l'oublierait. Eh ! bien, on l'éloignera et il l'oubliera.

Mary n'écoutait plus, ou pour mieux dire elle ne pouvait plus entendre ; ses sanglots l'étouffaient. Peu à peu cependant la réaction se produisit, et elle se calma, mais une tristesse profonde, un découragement sans bornes l'accablaient.

—Je ne sais pas pourquoi Dieu m'a fait naître, murmura-t-elle ; il ne me reste qu'à souffrir jusqu'à ce que je meure.

—Il te reste à vivre pour être heureuse, chère mignonne, répondit le millionnaire en prenant sa fille dans ses bras et en l'embrassant avec passion.

Mary essaya de sourire à son père et se retira la tête basse, le visage morne. En arrivant dans sa chambre elle eut une crise nerveuse qui dura près d'une heure, puis de nouveau vint l'accalmie, ou plutôt la prostration. L'enfant était anéantie ; une fièvre violente, dont elle n'avait pas conscience, la faisait trembler. Les secousses qu'elle venait de subir constituaient, pour sa nature frêle, le plus effrayant de tous les périls. Sa femme de chambre la déshabilla, la mit au lit, et alla prévenir Paul Harmant que "mademoiselle" voulait dormir, il ne devait pas compter sur sa présence au dîner.

L'ex-contremaître de Jules Labroue, l'assassin et l'incendiaire d'Alfortville, avait résolu, nous le savons, de supprimer s'il le fallait la rivale de sa fille. Le désespoir dont il venait d'être témoin ne pouvait que redoubler sa haine pour l'innocente Lucie. Aussi après avoir diné seul, il sortit à pied, et, comme cela avait été convenu, il se rendit à la petite maison de l'avenue de Clichy. Ovide guettait son arrivée, et au premier tintement de la sonnette lui ouvrit la porte, le conduisit au pavillon, et, dès qu'ils y furent enfermés, s'écria :

—Ah ! saperlipopette, ma vieille branche, on peut dire que je t'attendais avec impatience !

—Pourquoi donc ?

—J'en ai long à t'apprendre.

—Parle vite, alors.

—J'ai filé notre homme, et grâce à l'habileté véritablement merveilleuse dont je peux me vanter d'avoir fait preuve, je connais le nom et l'adresse de la donzelle dont il est toqué.

—J'en sais aussi long que toi à ce sujet, dit froidement Jacques Garaud.

—Pas possible !

—C'est cependant vrai.

—Alors, c'est ta fille qui t'a renseigné ?

—Oui.

—Comment se fait-il qu'elle connaisse la personne en question ?

—Cette Lucie est une des ouvrières de sa tailleur.

—Voilà qui m'explique la présence de ma petite cousine au quai Bourbon.

—Tu l'y as rencontrée ?

—Je me suis trouvé nez à nez avec elle devant la loge de la portière.

—Mais alors elle t'a reconnu ?

—Plus souvent ! Quelle idée te fais-tu de moi ?

Je m'étais mis sur le dos une "pelure" de maçon, et jamais Limousin ne fut plus Limousin que moi ! A propos, elle a dû faire une drôle de tête, ma petite cousine, en trouvant son adoré chez la couturière.

—Mary est dans un état de désespoir effrayant.

—Mazette, elle est solidement mordue ! Eh ! bien, conseille-lui de calmer ses nerfs. J'espère bien qu'avant huit jours elle n'aura plus rien à craindre de mamselle Lucie. A propos, chez qui travaille-t-elle, mamselle Lucie ?

—Chez madame Augustine, une grande couturière bien connue.

—Qui demeure ?

—Rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Castiglione.

—Elle doit aller chez sa patronne tous les jours ?

—Je l'ignore.
 —Voilà un renseignement à prendre. Je m'en charge. Occupons-nous présentement du côté sérieux de la question : En faisant disparaître la jeune personne, nous allons mettre la famille sans dessus dessous.
 —Lucie n'a pas de famille.
 —Orpheline de père et de mère?
 —Enfant trouvée.
 —Bravo ! tout va bien ! La police n'ayant personne derrière elle pour l'éperonner, agira mollement. Elle commencera pour la forme, quelques recherches, ne trouvera rien, car mes précautions seront bien prises, et tout sera dit.
 —Que vas-tu faire ?
 —Question prématurée, mon cher cousin. Ce que je vais faire ? Le diable m'emporte si je m'en doute ! Je vais d'abord étudier les allées et les venues de la petite, savoir à quelle heure elle sort de chez elle, à quelle heure elle y rentre, et d'après les renseignements obtenus je combinerai mes plans. Aie confiance en moi ! D'abord je ne suis point une bête. Ensuite il me semble que la chose va m'amuser beaucoup ; or, quand une chose vous amuse, l'inspiration arrive et on trouve de bons expédients. Seulement... ajouta Ovide.
 Il s'interrompit en se grattant l'oreille.
 —Seulement, quoi ? demanda Jacques Garaud.
 —J'ai dans ma folle idée que ça va coûter pas mal cher.
 —Qu'importe ? fit l'industriel avec un geste d'insouciance.
 —L'argent est le nerf de la guerre, tu sais cela aussi bien que moi. Pour faire de la bonne besogne il ne faut pas être arrêté par rien.
 —Je t'ai déjà offert de puiser dans ma caisse. Tu as refusé.
 —Les circonstances sont différentes.
 —Combien te faut-il ?
 —Je n'en sais rien.
 —Veux-tu vingt mille francs ?
 —Va pour vingt mille francs ! Peut-être ne les dépenserai-je pas, peut-être dépenserai-je davantage.
 —Encore une fois, qu'importe la dépense, pourvu que Lucien revienne à Mary et que Mary soit heureuse ?
 —Donne toujours les vingt mille. Si c'est insuffisant, je sais où te trouver.
 Paul Harmant fouilla dans son portefeuille. Il en tira plusieurs liasses de billets de banque, de dix mille francs chacun, prit deux de ces liasses et les tendit à Soliveau en lui disant :
 —Voici.
 —Merci ! répliqua le Dijonnais en empochant le papier Garat. Voilà pour les frais de la guerre. C'est très bien, mais pour moi, qu'y aura-t-il ?
 —Ce que tu voudras. Formule un chiffre.
 Ovide regarda son prétendu cousin avec attention.
 4
 —Pour le quart d'heure je ne veux rien du tout, dit-il ensuite. Tu es trop bon garçon pour que je me méfie de toi. Nous nous entendrons après réussite.
 —A ta guise ! Quand te mettras-tu en campagne ?
 —Dès demain.
 —Tu sais que Lucien Labroue ne doit rester absent qu'une vingtaine de jours !
 —Avant vingt jours tout sera fini.
 Les deux complices se séparèrent après avoir causé pendant une demi-heure encore. Paul Harmant regagna son hôtel. Il avait la tête haute et le cœur léger. Il ne songeait point au crime commandé et payé par lui. Il ne songeait qu'à une chose : Sa fille serait heureuse. Qu'importait le reste ?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

Lucien et Lucie, après être allés faire une promenade au jardin des plantes, étaient revenus au quai Bourbon. Le souvenir de la scène qui s'était passée dans le logement de Lucie semblait effacé de leur esprit. Tout en causant gaiement, la jeune

filie s'occupa des apprêts du dîner et Lucien lui vint en aide dans les petits détails des travaux culinaires. La demie après six heures du soir venait de sonner lorsque Lucie dit en riant :
 —Monsieur mon fiancé, vous êtes servi. A table !
 —Décidément, maman Lison ne vient pas, fit Lucien.
 —Non, et cela m'étonne un peu. J'ai peur que sa patronne ne soit plus malade.
 Cette phrase était à peine prononcée quand un coup léger, frappé contre la porte de la chambre, se fit entendre.
 —Entrez, cria Lucie.
 La porte s'ouvrit et maman Lison, en franchit le seuil. Lucien lui tendit la main.
 —Bonsoir, ma chère dame, lui dit-il. Nous parlions de vous. Lucie courut embrasser la nouvelle venue.
 —Vous dinez avec nous, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.
 —Non, chère mignonne, répondit Jeanne, malgré tout le plaisir que cela me ferait, c'est impossible.
 —Pourquoi donc ?
 —Madame Lebert, ma patronne, ne va pas mieux, au contraire. Il faut donc que je retourne à la boutique. Je suis venue prendre un caraco pour m'envelopper cette nuit, mais je n'ai point voulu entrer chez moi sans vous avoir vus tous les deux, car je pensais bien trouver ici M. Lucien.
 —Lucien, qui va me quitter pour trois semaines, fit Lucie tristement.
 —Vous quitter ! répéta Jeanne avec inquiétude. Est-ce que c'est vrai ?
 —Oui, maman Lison, répondit le jeune homme.
 —Mais qui vous y oblige ?
 —Un important travail en province à surveiller, pour mon patron, M. Paul Harmant.
 —Et votre absence durera trois semaines ?
 —A peu près.
 —Toute une éternité ! dit la jeune fille. Et vous ne serez pas là pour me tenir compagnie, maman Lison.
 —Ça me cause un vrai regret, mignonne, un grand regret, vous le savez bien, mais je ne puis abandonner cette pauvre femme qui a été si bonne pour moi et qui veut que ce soit moi qui la soigne. Soyez certaine d'ailleurs que je viendrai vous embrasser chaque fois qu'un moment de liberté me le permettra.
 —C'est cela, maman Lison, dit Lucien.
 —Du reste, poursuivit Jeanne, je me dépêcherai dans mes tournées chaque matin, et je pourrai prendre quelques minutes pour vous distraire en vous apportant votre petit pain de deux livres.
 —Nous parlerons de lui, murmura Lucie en regardant son futur mari.
 —De quoi parlerions-nous, si ce n'est de lui ? Mais je vous empêche de dîner, et je suis sûre que madame Lebert s'impatiente de ne point me voir revenir. Bon voyage je vous souhaite M. Lucien. Je prierai le bon Dieu afin qu'il vous accompagne et vous garde. Soyez tranquille, personne ne vous oubliera ici. Quant à moi, je ferai tout pour veiller le plus souvent possible sur votre cher trésor.
 Elle couvrit de baisers les joues de Lucie, puis elle ajouta :
 —A bientôt. En sortant de chez moi je viendrai vous dire encore une fois bonsoir.
 Jeanne gagna sa chambre, prit les objets qu'elle était venue chercher, puis elle revint embrasser de nouveau Lucie, serrer la main de Lucien, et elle regagna la boulangerie de la rue Dauphine. Le fils de Jules Labroue, devant partir le lendemain matin par le train de six heures et demie, avait besoin de prendre un peu de repos avant de se mettre en route. Vers dix heures il quitta Lucie, après lui avoir renouvelé sa promesse de lui écrire tous les jours, et il se fit conduire en voiture à son logement de la rue Miroménil. Le lendemain, il trouvait au chemin de fer le contremaître et les deux mécaniciens qui l'accompagnaient à Bellegarde, et bientôt la vapeur les emportait tous les quatre.

(La suite au prochain numéro.)

Les joies mondaines sont une noix creuse pour l'avenir.—L'abbé ROUX.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'AOUT a eu lieu le 7 septembre, dans la salle de conférence de la Patrie, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	28,928.....	\$50
2e prix, No.	1,192.....	25
3e prix, No.	12,765.....	15
4e prix, No.	17,756.....	10
5e prix, No.	16,473.....	5
6e prix, No.	21,482.....	4
7e prix, No.	28,941.....	3
8e prix, No.	8,010.....	2

les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

29,964	25,626	26,024	19,824	3,520	11,007
15,568	29,749	16,821	6,278	11,133	17,927
5,183	7,391	4,779	7,020	19,085	23,327
10,492	5,450	10,774	1,336	1,004	16,845
1,879	19,117	29,604	15,464	10,274	6,758
27,295	5,863	6,008	23,138	24,063	22,032
5,454	27,605	24,692	28,075	4,412	20,673
7,704	25,312	13,201	474	24,823	13,549
3,788	6,818	8,723	4,411	28,774	22,374
11,876	4,946	23,070	10,347	6,020	1,127
10,979	4,274	26,370	614	14,688	1,925
13,630	5,287	5,516	4,647	772	8,458
8,015	8,817	23,985	14,095	3,052	6,809
24,295	23,671	5,139	7,298	29,703	28,067
24,657	5,892				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'août sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

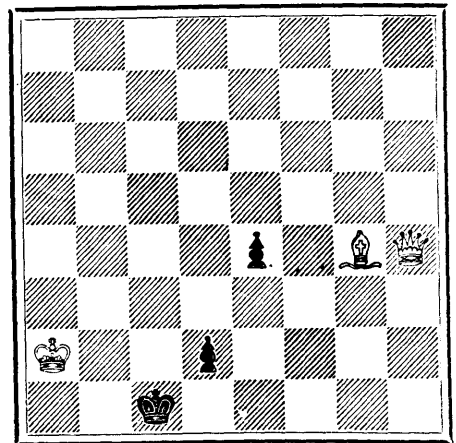
No. 116.—CHARADE

Tu manges mon Premier ainsi que mon Entier ;
 Men des animaux savourent mon Dernier.

No. 117.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. Emile Frau

Noirs—3 pièces



Blancs—3 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

SOLUTIONS :

No. 113.—Le Corbeau et le Renard.

No. 114.—Il y a 119 marches.

No. 115.—La lettre M.

ONT DEVINE :

Problèmes : J. A. Roy, Upton ; Alph Girard, Woonsocket, (R. I.) ; Rodolphe Laferrière, Hull ; Maurice Neveu, Valleyfield ; Mlle Angelina Morency, Alexis Legaré, Napoléon Joannette, Ulric Rousseau, Québec ; Dame Céleste Lesigne, Philéas Théberge, J U Laporte Mlle Alma Perreault, Ovilla Massicotte, Arthur Gravel, Montréal ; N. Latreille, St-Hyacinthe ; V Duguay, Ottawa.
 Rébus : P Morrier, ville Saint-Jean-Baptiste ; Dame C. Lesigne, Montréal ; R. Laferrière, Hull.



REBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Entre l'amour et l'amitié, le cœur de l'homme est en balance

CHOSSES ET AUTRES

La valeur du bois scié qui a été exporté d'Ottawa aux Etats-Unis pour l'année fiscale, est de \$1,047,730.

Le gouverneur du Massachusetts touche \$5,000 par année, tandis que le maire de Boston reçoit \$10,000.

Près de sept mille personnes ont enregistré leur nom, à l'exposition d'Anvers, comme visiteurs de la section canadienne.

La province de Manitoba a payé \$11,619.23 pour faire régler la question de la frontière de l'Est, et elle a perdu sa cause.

Un médecin européen vient d'inventer un instrument avec lequel on peut voir tout l'intérieur du corps humain.

L'éruption de gaz est si grande à St-Grégoire, comté de Nicolet, que la vase jaillit jusqu'au sommet des échafaudages. On est presque certain d'arriver au pétrole.

Les certificats pour les scripts qui doivent être donnés aux volontaires qui ont fait la campagne du Nord-Ouest, seront prêts à être expédiés du bureau du département de l'intérieur au commencement d'octobre.

La consommation annuelle du sucre et des melasses aux Etats-Unis, est de \$103,884,760, et la production annuelle de ces deux articles, dans le pays, se chiffre à \$43,037,804.

On a commencé, à Philadelphie, la construction d'un chemin de fer électrique, sur une distance de trois quarts de mille. Le prix de la voie sera sur le pied de \$15,000 par mille. Le chemin sera en opération le 1^{er} octobre.

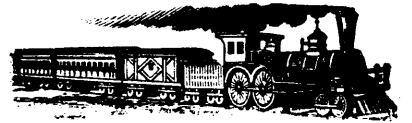
La plus grande ferme de la Californie et peut-être du monde, est celle connue sous le nom de Santa-Anita-Ranch, dans le comté de Los Angeles. Elle comprend une étendue de 1,200 acres en raisins, 16,000 orangers et citronniers, 2,000 grenadiers, 3,000 noyers, 2,000 amandiers, 2,000 pêcheurs, 4,000 poiriers, 2,000 abricotiers et 1,000 figuiers. Elle fournit la nourriture de 25,000 moutons, 2,000 vaches et chevaux.

Un journal allemand raconte qu'on vient de découvrir une nouvelle plante possédant des propriétés électro-magnétiques d'une très grande intensité. L'étrangeté de cette découverte demandant confirmation de la

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.
C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis.
Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,
NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1^{er} JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15 "
Arrivant à la Rivière-du-Loup....	11.50 P. M.
" à Trois-Pistoles.....	12.55 "
" à Rimouski.....	2.30 "
" à Petit Métis.....	3.23 "
" à Campbellton.....	7.00 "
" à Dalbousie Junction.....	7.40 "
" à Bathurst.....	9.28 "
" à Newcastle.....	10.57 "
" à Moncton.....	1.40 A. M.
" à St-Jean.....	5.30 "
" à Halifax.....	9.15 "

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Le char Pulman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No 136½ rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant-en-chef.
MONCTON, N.-B., juin 1885.

EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON

En faisant usage de cette eau merveilleuse vous vous préserverez des maladies contagieuses et vous jouirez toujours d'une excellente santé. L'eau minérale de St-Léon guérit toutes les maladies. Faites-en usage et vous n'aurez pas besoin de médecin. Recue tous les jours par

E. MASSICOTTE & FRÈRE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 80, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres Funéraires
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR. H. E. DESROSIERS,

70, RUE ST-DENIS,

MONTREAL

DR. J. L. LEROUX,

3445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

N. GOYETTE,

BOUCHER,

MARCHE D'HOUELAGA,

Etaux 1 et 3

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 80, Montréal.

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1 ^{re} Prime	- - -	\$50
2 ^{me} "	- - -	25
3 ^{me} "	- - -	15
4 ^{me} "	- - -	10
5 ^{me} "	- - -	5
6 ^{me} "	- - -	4
7 ^{me} "	- - -	3
8 ^{me} "	- - -	2
86 Primes, a \$1	- - -	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

nouvelle, c'est en laissant toute la responsabilité au journal allemand que nous la reproduisons.

Si l'on vient à briser une tige de cette plante, on reçoit dans la main une secousse semblable à celle produite par le conducteur d'une bobine d'induction. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que le courant a plus ou moins d'intensité selon l'heure du jour où l'on fait l'expérience. C'est vers 2 heures de l'après-midi que la secousse est à son maximum d'intensité. Elle est nulle la nuit. Pendant les orages, elle augmente ; et lorsqu'il pleut, la plante semble se flétrir. Les oiseaux ne se posent jamais sur elle. Quant au sol où elle pousse, il ne contient aucun métal magnétique. L'électricité appartenait donc en propre à cette plante.

FLAVIEN J. GRANGER,

PAPETIER

13, COTE ST-LAMBERT, Montréal

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Paapiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro pécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 80 Saint-Gabriel, Montréal.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.